

Débuts de guerre : l'attaque brusquée de mai 1940 contre la Hollande et la Belgique

Autor(en): **Léderrey**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **96 (1951)**

Heft 10

PDF erstellt am: **16.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-348450>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE SUISSE

RÉDACTION : Colonel-brigadier Roger Masson

ADMINISTRATION : Av. de la Gare 33, Lausanne. Tél. 23 36 33. Chèq. post. II. 5209

ANNONCES : Publicitas S. A. succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : Suisse : 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 9.— ; 3 mois Fr. 5.—

Prix du numéro : Fr. 1.50

Débuts de guerre

L'attaque brusquée de mai 1940 contre la Hollande et la Belgique

INTRODUCTION

A la guerre, les succès et les revers ne résultent pas uniquement de l'activité des chefs. Les réactions de la troupe — parfois d'une poignée d'hommes — sont souvent déterminantes. L'étude des événements doit donc, si l'on veut en retirer des leçons utiles et non trompeuses, être poussée très loin vers le bas, avec le souci, unique, de rétablir les faits dans leur intégrité. Alors apparaissent les dévouements et les défaillances dont on cherchera à déterminer les suites et, de ces dernières, les causes.¹

¹ A cet égard, les exposés faits, sur place, à quelques membres de la Société suisse des officiers — qui, sous l'experte direction du major Eddy Bauer, eurent récemment le privilège de parcourir les régions où se déroulèrent les principaux engagements du 10 mai 1940 — furent remarquables et instructifs au plus haut degré. Leurs auteurs (le major-général Van Hilten, chef de la section historique de l'E.-M. néerlandais, le major Lemmens et le capitaine Ver Bruggen de l'armée belge, s'entendirent à les rendre plus vivants par les récits de témoins ou d'acteurs. Préoccupés de ne pas altérer la vérité, ces guides — on ne saurait faire un meilleur éloge de leur compétence — réussirent ainsi à plonger leurs camarades suisses dans une *ambiance* qui leur était inconnue, celle de la guerre.

Ces lignes ne sauraient la rendre. Puissent-elles cependant éveiller l'attention de nos officiers, leur donner à réfléchir et les engager à participer à des excursions de ce genre.

En 1920 déjà, (*R.M.S.* de juillet), le colonel divisionnaire de Diesbach écrivait : « L'invasion de notre pays serait préparée vraisemblablement par l'incursion brusquée de plusieurs centaines d'avions. » Cette prophétie s'est réalisée, non pas en Suisse, qu'elle visait, mais en Hollande. Envisageant les suites que cette opération aérienne comporterait, l'auteur était loin de prévoir que, vingt ans plus tard, Hitler tenterait non seulement de frapper l'une de ses victimes au cœur, mais encore de la décapiter en s'emparant, d'emblée, de son gouvernement et de ses autorités militaires.

Après les événements de Pologne, du Danemark et de Norvège — pays attaqués sans déclaration de guerre préalable — les Pays-Bas et la Belgique avaient tout lieu d'être inquiets. Des forces importantes se concentraient le long de leurs frontières occidentales et les intentions agressives du Fuehrer leur étaient connues.

A plusieurs reprises, les troupes belges en surveillance à la frontière avaient été faussement alarmées. Aussi la vigilance s'était-elle quelque peu relâchée lorsque, le 9 mai 1940 vers minuit, parvient, à La Haye et à Bruxelles, la nouvelle d'une agression imminente. Elle provenait des attachés militaires accrédités à Berlin. Celui de Belgique l'avait reçue de son camarade hollandais, lequel la tenait d'un adjoint au chef du service de contre-espionnage de la Wehrmacht, l'amiral Canaris, dont les sentiments hostiles à l'égard de Hitler et de son régime lui valurent, plus tard, d'être pendu.

Brusquement alertées, quelques heures *avant* l'attaque allemande, les troupes belges et néerlandaises furent cependant *surprises par des procédés de guerre qu'elles ignoraient*. Or, si un danger prévu est à moitié conjuré, le contraire provoque, à coup sûr, l'inertie momentanée des uns, le « tournis », voire la panique des autres. Effets qui se traduisent par l'utilisation défectueuse des moyens de riposte.

LES PLANS ALLEMANDS (voir croquis p. suivante)

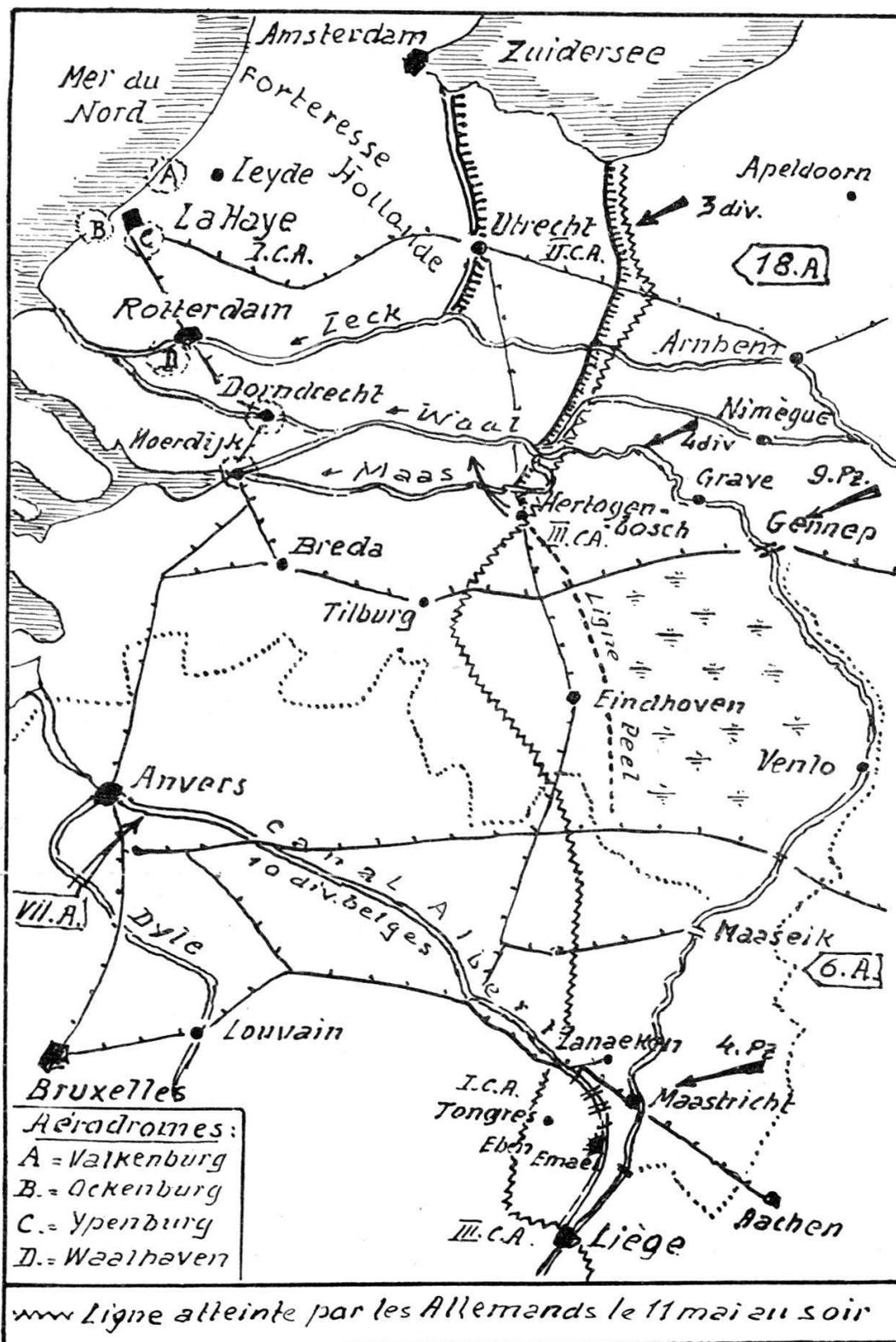
Le *plan primitif* de l'attaque allemande à l'ouest, en 1940, était une édition « revue et augmentée » de celui de 1914. A la différence de ce dernier, *l'aile droite*, dans sa tentative de déborder l'adversaire, devait ne pas se borner à chevaucher la Meuse, dès Liège, mais englober la Hollande et s'étendre jusqu'à la Mer du Nord.

Ce *plan « jaune »* ayant été révélé aux Alliés — à la suite de l'atterrissage forcé, en Flandres, le 12 janvier, d'un officier allemand porteur de documents importants — Hitler reprit une proposition de von Manstein, tendant à couper les armées alliées en deux tronçons, avec une masse de chars lancée, de la région de Sedan, sur la mer, vers Abbeville.

Le *plan « blanc »*, nouveau, visait à mettre la *Hollande* hors de combat à bref délai, mission confiée à la 18^e A., placée à la droite du dispositif allemand. Son chef, le *général v. Kuechler*, fut chargé, à l'aide de troupes aéroportées et motorisées, de s'emparer, par surprise et simultanément, d'objectifs importants situés, les uns, à la frontière, les autres, à l'intérieur du pays.

La possession des plus rapprochés, les ponts sur la Meuse, à deux pas du Reich, était indispensable à une poussée rapide de la 9^e Pz. D. Au premier rang des plus lointains, réservés aux troupes aéroportées, figurait *La Haye*. Par la capture de la reine Wilhelmine, du gouvernement et de la direction de l'armée groupés dans la capitale, on comptait mettre rapidement un terme à la résistance des Pays-Bas.

D'autres objectifs étaient encore assignés aux troupes aéroportées. Larguées vers l'embouchure des trois grands fleuves, elles devaient mettre la main sur les ponts traversant la Maas à *Moerdijk* (pron. Mourdeik), le canal Waal-Leck à *Dordrecht* et le Leck (Rhin inférieur) à *Rotterdam*. Ceci, à l'effet de permettre à la 9^e Pz. D. de tourner, par le sud, la ligne principale de défense reliant ces fleuves au Zuidersee. Du même coup, on obtiendrait l'isolement des Pays-Bas.



Inutile de souligner l'intérêt, pour nous, de ces opérations. S'il est vraisemblable qu'un procédé identique eût été utilisé contre la Suisse, il est certain qu'un adversaire décidé à pénétrer dans la maison helvétique tenterait de le faire simultanément par le toit et par les portes.

MAINMISE SUR LES PONTS A LA FRONTIÈRE HOLLANDAISE

Le pont de *Gennep*, sur la Meuse, était gardé, à son débouché occidental, par une compagnie. A l'aube du 10 mai, le chef du poste qu'elle avait poussé sur l'autre rive, un sous-officier, voit arriver deux gendarmes, en apparence hollandais, escortant, l'arme au bras, de soi-disant prisonniers allemands (un officier, un sergent-major et quelques hommes). Au moment où il vient de sonner pour demander par fil des instructions, il est abattu et son poste mis hors de combat. Alerté par le coup de téléphone, et constatant que la communication est interrompue, le cdt. cp. part, lui-même, avec deux hommes pour se rendre compte de ce qui se passe. Arrivé vers le milieu du pont, son imprudence lui coûte la vie. Avant que la compagnie ait eu le temps de réagir, surgit un train blindé, suivi d'un train ordinaire bondé de troupes. Surprise, elle a abandonné le pont intact à l'ennemi.

Vers un *autre pont* (sauf erreur au N. de Venlo), l'ennemi se présente sous l'aspect d'une équipe d'ouvriers de la voie ferrée, porteurs de pelles et de pioches. En procédant à l'examen des pièces d'identité (munies de photographies et parfaitement en ordre) le sous-officier chef du poste remarque soudain, sous la blouse de l'un des faux ouvriers, un uniforme allemand. Serré de trop près, puis mis hors de combat avec son poste, il ne parvient pas à avertir la cp. qui, là aussi, surprise, livre le passage à l'ennemi.

Placés devant des situations analogues, nos hommes eussent-ils mieux réagi ? En mai 1940, certainement pas.

Sur le Rhin, nos troupes de garde étaient sérieusement désavantagées : la frontière, en effet, traverse le milieu des

ponts. Même s'il avait échoué dans l'emploi de la ruse, l'ennemi, que rien n'empêchait de préparer à couvert le forçement du fleuve, rendait très aléatoire l'espoir de les faire sauter à temps. Aussi avait-on reporté la défense au sud des débouchés.

A l'intérieur du pays envahi, seuls des éléments aéroportés ou des membres de la « cinquième colonne », chargés d'empêcher la destruction des ouvrages d'art, eussent été à redouter. Encore n'auraient-ils pu agir efficacement que suivis de forces susceptibles d'exploiter, *sans délai*, leur succès².

En conclusion, sur ce point, il est indispensable de mettre nos hommes en garde contre l'*emploi de la ruse*³.

² Des cas de ce genre pourraient se présenter à l'avenir; aussi les épisodes que nous venons de narrer nous incitent-ils à souligner certains *principes de ce service de garde spécial* :

1. La destruction du pont incombe aux *pionniers*, dont le travail est assuré, en général, par une *compagnie d'infanterie*, qui *stationne* à proximité de son emplacement de combat et non — comme ce fut trop souvent le cas en 1939 et même plus tard — dans des cantonnements confortables, mais trop éloignés. C'est la *cp.* qui, au besoin, combat. L'unique mission d'un *poste de sous-officier* consiste à lui éviter une surprise et à lui donner le temps d'intervenir. Les yeux et les oreilles du poste sont ceux de la *sentinelle* qu'il place, de nuit, à proximité immédiate et qui n'est qu'un simple avertisseur.

2. Dans l'*obscurité*, la sentinelle est moins anxieuse lorsqu'elle est entourée, dans un rayon d'une dizaine de m., d'un fil de fer tendu à quelques centimètres au-dessus du sol, auquel on aura suspendu, en guise de clochettes, des boîtes de conserves métalliques contenant un caillou.

3. La sentinelle ne laisse jamais approcher un *inconnu* au point qu'il puisse empêcher ou simplement gêner l'emploi de son arme.

4. Quand *plusieurs inconnus* se dirigent vers le poste, la sentinelle les signale au chef et les arrête à une distance qui permette à ce dernier de prendre ses mesures. L'homme chargé de les identifier opère sous la protection d'une mitrailleuse ou de fusils et n'en fait approcher qu'un seul à la fois.

5. Le poste est mieux assuré par une *sentinelle double*. Les deux hommes sont séparés par quelques pas et, de nuit, relevés alternativement.

6. Même s'il est pourvu de *radio (Fox)*, le poste doit disposer d'une corne d'appel, d'une trompette ou d'un gong à l'effet de pouvoir donner deux *signaux* distincts : l'un pour demander une patrouille (chargée de convoier les suspects vers l'arrière), l'autre pour alarmer la *cp.*

Les installations de mise à feu se trouvant généralement dans le poste, ce qu'il importe de surveiller, surtout la nuit, ce sont les gaines des fils ou cordons qui les relient aux mines.

³ Cela nous est nettement apparu au cours du dernier service actif. Les exercices que nous avons ordonnés à l'époque — à l'aide de plastrons camouflés en employés des C.F.F., en postiers, en agents de police, en pompiers, en curés, en médecins, etc. — furent considérés par d'aucuns comme des enfantillages. Or, à ce moment-là, les épisodes décrits ci-dessus nous étaient inconnus. Nous ignorions que des Allemands, camouflés en blessés russes, avaient mêlé leurs camions (capturés) aux véhicules de l'adversaire en retraite et, de la sorte, réussi à déminer un pont sur la Duna. Nous ignorions qu'un lieutenant soviétique, utilisant des chars allemands, s'était emparé, à revers, du pont de Kalatch conduisant à Stalingrad. Nous ignorions combien d'autres artifices susceptibles d'abuser des hommes non avertis !

TENTATIVE AVORTÉE DE LA 22^e D. AÉROPORTÉE CONTRE
LA HAYE

La mission du général v. Sponek, cdt. de la 22^e D. aérop., consistait à occuper *La Haye*, après s'être tout d'abord emparé des trois aérodromes entourant la capitale : celui de *Valkenburg*, au N., près de Leyde, ceux d'*Ockenburg* et d'*Ypenburg*, à proximité de la capitale, le premier, au SW., le second, au SE.

Le *plan allemand*, tombé le premier jour aux mains des Hollandais, envisageait l'atterrissage de toute la D⁴. du 10 au 12 mai. Précédés de parachutistes, les planeurs du 47^e rgt. inf. devaient, avec des éléments de D.C.A. et du génie, se poser le 10 sur l'aérodrome de *Valkenburg*. Le même jour, ceux d'*Ockenburg* et de d'*Ypenburg* verraient arriver l'E.-M. D., quatre bttr. art., la cp. cyc. et une cp. inf., auxquelles se joindraient, sur le dernier, un bat. para., un bat. et demi du 67^e rgt. inf. et des éléments du service de santé.

Attaquée dès 0415, l'*aviation hollandaise* est bientôt mise hors de combat par des appareils que les grenadiers néerlandais prirent, de prime abord, pour des avions britanniques. A 0500, tandis que, sur la capitale et sur les aérodromes, s'abat-tent des bombes et des parachutistes, un *ultimatum* est adressé au gouvernement. En guise de réponse, la D.C.A. hollandaise détruit une centaine d'avions, dont celui du général v. Sponek. Ce dernier fut tué.

L'aérodrome de *Valkenburg* résiste aux parachutistes qui ont occupé le village de ce nom. Celui d'*Ypenburg* est pilonné durant trois-quarts d'heure : 6 à 8 des Junker apparus vers 0500 sont détruits. Une deuxième vague tente de se poser entre leurs débris. La 3^e est partiellement anéantie, ce qui amène la 4^e à faire demi-tour. Des parachutistes ont cependant atterri.

⁴ Dans la 22^e D. inf. devenue *aéroportée* (Luftlande D.), le gr. de reconnaissance avait été réduit à 1 cp. cyc. et 1 sect. motocyc. L'infanterie, allégée, n'avait conservé qu'une partie de ses armes lourdes. Le bat. antichar comptait 12 can. de 37 mm. Les gr. du rgt. art. furent ramenés à 2 bttr. de mont. (75 mm.), portées sur de petits chevaux. Les véhicules avaient été supprimés. En échange de certains éléments cédés à la 7^e *Flieger D.*, elle en avait reçu quelques unités de parachutistes.

Surgissant de toute part, parfois sur des véhicules capturés, ils surprennent une cp. au repos : pris de panique, les hommes s'enfuient en chemise et sans chaussures. A cette exception près, la troupe résiste vigoureusement. L'un des narrateurs de cet épisode commandait à l'époque, en qualité de lieutenant de réserve, une cp. mitr. qui se couvrit de gloire. A cette occasion, il fut décoré de l'ordre pour le mérite, le plus élevé. Comme on lui en demandait la raison, il répondit avec une modestie non affectée : « C'est probablement parce que, au cours de l'engagement, je n'ai cessé de passer d'une pièce à l'autre pour encourager mes soldats ». Insoucieux des balles qui pleuvaient, le jeune officier avait senti que, s'il fallait des hommes pour actionner les machines, sans cela inertes, il fallait, d'autre part, un chef pour animer ces hommes.

C'est également le cran de jeunes recrues, formant une cp. bien commandée, qui permit de tenir plusieurs heures à *Ockenburg*, jusqu'à l'arrivée de renforts.

Grâce à des dévouements de ce genre, l'attaque brusquée de La Haye aboutit à un échec.

OPÉRATIONS DE LA 7^e D. DE PARACHUTISTES LE 10 MAI

Les deux ponts, longs de 1400 m. et jetés sur la Meuse vers *Moerdijk*, n'avaient pas été préparés pour la destruction. Vers 0500, le bataillon hollandais chargé de les défendre est surpris par l'arrivée de parachutistes : une cp. au N. et deux cp. au S. du fleuve. Utilisant des prisonniers hollandais comme boucliers, les Allemands s'emparent tout d'abord des abris bétonnés barrant l'accès aux ponts, puis de ces derniers.

Plus au N., en vue de mettre la main sur les deux ponts de *Dordrecht*, ils avaient, vers 0500 également, largué un bat. para. Le gros (avec le cdt. rgt.) avait atterri 4 km. au S., l'une de ses cp., vers l'objectif. Celle-ci, reçue à coups de mitrailleuses, vit son cdt. tué et ses hommes — à l'exception d'un groupe, qui parvint à se maintenir entre les ponts — capturés.

Entre temps, utilisant des camions enlevés au seul bat. hollandais disloqué entre Moerdijk et Dordrecht, les autres cp. s'étaient élancées vers le N. Aux environs de midi, elles sont maîtresses du pont routier défendu par quatre abris bétonnés. Un combat de rues s'engage dans Dordrecht avec le rgt. pont. hollandais qui a réussi à faire sauter le pont du chemin de fer.

Le troisième bat. para., à la même heure que les autres, est largué sur l'*aérodrome de Waalhaven*, au S.W. de Rotterdam. L'une de ses sections atterrit à quelque distance du pont qui, par une île, relie la ville à la rive S. du Leck, fleuve sur lequel se posent simultanément 12 hydravions. La cp. inf. qui en sort est contrainte à se replier sur l'île.

C'est maintenant au tour d'un bat. inf. aéroporté, accompagné de l'E.-M. du cdt. D. (le général Student), de se poser, entre 0530 et 0600, sur l'aérodrome de Waalhaven. Rassemblé et pourvu d'autos trouvées dans les environs, il se dirige sur le pont. Vers 1000, une contre-attaque de la garnison le rejette, lui aussi sur l'île.

Une heure plus tôt, quelque 5000 Allemands s'étaient rendus maîtres de l'aérodrome indispensable à l'arrivée des renforts et de leur ravitaillement. La D.C.A. (une bttr. Skoda de 75 mm. et 4 mitrailleuses quadruplées) ayant été rapidement réduite à l'inaction par les Stukas, ceux-ci purent contribuer à briser la résistance du 1^{er} rgt. de chasseurs néerlandais.

LA LUTTE POUR LES PONTS HOLLANDAIS DÈS LE 11 MAI

L'attaque brusquée de la Wehrmacht avait déclenché la pénétration des armées franco-britanniques en Belgique. Une vaste conversion vers le NE devait les amener sur la ligne jalonnée approximativement par Sedan - Namur - Louvain et Anvers. La VII^e A. française, à l'aile N., avait pour mission d'assurer la jonction entre la gauche belge et la droite hollandaise.

Le 11 mai, les automitrailleuses de la 1. D. légère mécanique

(D.L.M.), poussée par la VII. A. dépassent Tilburg, puis Breda et se dirigent sur les ponts de *Moerdijk*. Harcelées par des Stukas, force leur est, au cours de la nuit, de se replier sur Breda, au S. de laquelle, le 12, la D.L.M., menacée d'être coupée par la 9. Pz. D. (qui, avec sa pointe, venait d'atteindre *Moerdijk*) se regroupe. Il est trop tard pour récupérer les ponts.

Dordrecht est reliée par deux canaux à Rotterdam et à *Moerdijk*. A l'W. de ce dernier, le Kill, une demi-douzaine de bat. assuraient, face au S. la défense de la « forteresse Hollande ». A la nouvelle des événements du 10 mai, ils se sont portés sur le Kill, tandis que leur art. bombardait les ponts de *Moerdijk*. Le 11, un seul de ces bat. parvient, au moyen d'un bac, à franchir le canal, au S. de *Dordrecht*, ville dans laquelle Student vient d'arriver. Par son ordre, un bat. para. accourt de *Waalhaven* et borde le Kill. Le lendemain, des Stukas font taire l'art. hollandaise, ce qui permet à la 9^e Pz. D., au cours de la nuit suivante, de traverser le pont routier et de se diriger sur Rotterdam. La D. légère hollandaise, qui, dès le 11, avait engagé ses premiers éléments à *Dordrecht*, fut ramenée, le 13, à l'E., pour faire face à l'attaque déclenchée par la 18^e A. allemande contre la position de résistance principale. Au cours de l'après-midi, l'arrivée de la 9^e Pz. D. amenait la capitulation de *Dordrecht*.

C'est sur *Rotterdam* que, des deux côtés, les renforts les plus importants avaient afflué et provoquèrent la lutte la plus meurtrière. Du 11 au 14 mai, la vaste agglomération vit se dérouler des combats confus entre des troupes appartenant en majorité au 1^{er} C.A. hollandais, et, au moins, quatre bat. atterris à *Waalhaven*. Le 13, tout espoir de reprendre cet aérodrome ayant dû être abandonné, les Hollandais firent sauter le pont du chemin de fer. Le lendemain, ce fut la fin. Une fin terrible. Deux vagues, chacune de 27 bombardiers, ne laissèrent pierre sur pierre du quartier avoisinant le pont routier : 3000 civils trouvèrent la mort dans cet acte de barbarie, bientôt suivi de la reddition de Rotterdam. Tard dans la

soirée, — le front de l'E. ayant été enfoncé — les forces hollandaises capitulaient à leur tour.

Le chef de bat. Rocolle⁵ conclut : « En quatre jours, une armée de plus de huit divisions s'était effondrée sous la triple pesée d'attaques terrestres, de puissantes actions aériennes et d'une intervention aéroportée.

Cette dernière n'avait pu être conjurée, malgré des efforts indéniables, et les raisons de cet échec apparaissent nettement. Saisissant aussitôt des points vitaux, les troupes de Student avaient contraint l'adversaire à des contre-attaques ruineuses. Ruineuses parce que le terrain, morcelé par les lignes d'eaux, entraînait l'émiettement des réserves et l'impossibilité de concentrer l'effort en un seul point et sur une seule direction.

L'absence d'aviation avait livré les réactions hollandaises à des ripostes implacables. Le *manque de chars* enfin avait interdit de percer d'emblée le frêle dispositif des parachutistes et de les disperser à coups de canon ».

LES ALLEMANDS DEVANT LE FRONT DE LA 7^e D. INF. BELGE

Le 10 mai 1940 — afin de ne pas dévoiler leur intention de percer à travers les Ardennes — les Allemands, nous venons de le voir, attaquent sur tout le front de la Hollande au Luxembourg. Leur G.A.B. (v. Bock) opère dans le N. Nous avons assisté à l'engagement partiel de sa 18^e A. contre la Hollande. La 6^e A. est chargée de mettre l'armée belge hors de cause avant son installation sur la ligne Namur-Anvers et avant l'intervention des forces franco-britanniques.

Le cdt. de la 6^e A (v. Reichenau) va tout d'abord se frayer un passage à travers les troupes de couverture qui bordent la Meuse et le canal Albert. A cet effet, par une attaque brusquée, il s'emparera des ponts principaux qu'elles gardent et du fort

⁵ Dans « L'armée aéroportée clé de la victoire » (Lavauzelle), ouvrage qui nous a fourni le cadre de cet article.

Eben Emael, dont les canons pouvaient battre les abords de certains d'entre eux ⁶.

Abstraction faite des ponts de Maastricht, situés sur la Meuse et en territoire hollandais, les objectifs visés sont gardés par la 7^e D. inf. belge, étalée sur 19 km. le long du canal Albert ⁷.

Au milieu du secteur de droite, celui du 2^e rgt. de grenadiers, se trouve le fort de Eben Emael et, plus au N., le pont de Canne. Le 18^e rgt. inf., au centre, s'étend du pont de Vroenhoven, inclus, à celui de Veldwezelt, dont la garde, ainsi que celle des ponts de Briegden, incombe au 2^e rgt. de carabiniers. La D. ne dispose d'aucune réserve.

PRISE DU FORT D'EBEN EMAEL ET DE MAASTRICHT

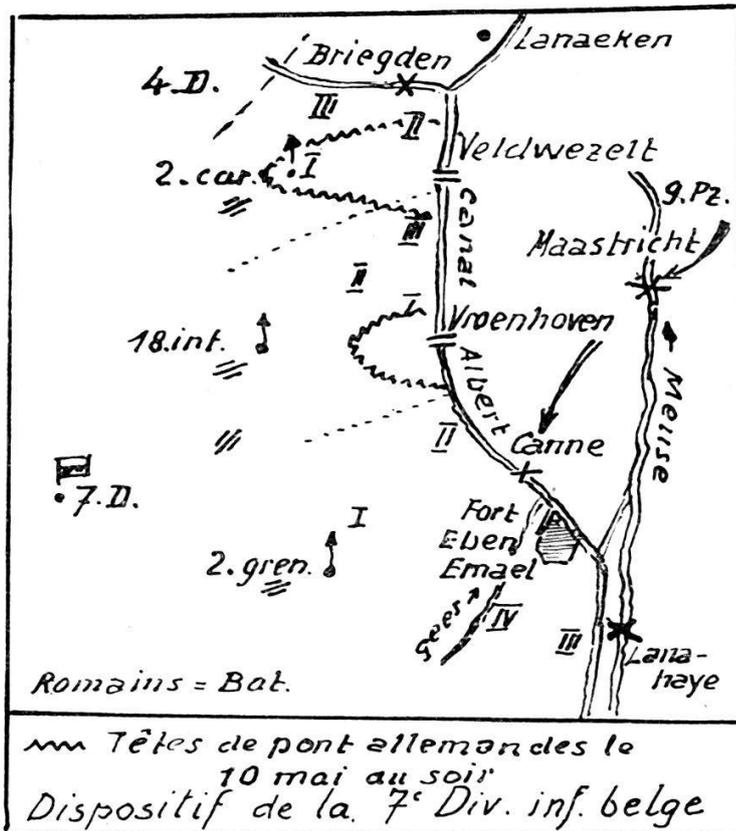
Le fort Eben Emael, vaste taupinière creusée à l'W. du canal Albert (fossé qui la bordait au N.E.) recouvrait une superficie de 66 hectares. Sa garnison, plus d'un millier d'hommes, se composait d'artilleurs disposant de 2 pièces de 120 mm. et de 4 de 75 mm. couplées sous coupole à éclipse (c.-à-d. s'élevant pour tirer), de 12 canons de 75 mm. groupés par 3 dans des blocs et, répartis dans les casemates de flanquement qui crevaient les murs élevés de l'enceinte, de 12 canons de 60 mm., de mitrailleuses et de projecteurs. Quatre canons D.C.A. de 20 mm., simplement camouflés, et deux blocs de mitrailleuses occupaient la superstructure du fort, recouverte de verdure et ondulée par endroit. Au NW., un embranchement du canal Albert formait une coupure escarpée, haute de 65 m. Au S.W., l'on avait provoqué une inondation du Geer. Toutes les instal-

⁶ Le plan « jaune », abandonné, comportait, contre la Belgique, une opération assez semblable à celle que nous avons vu se dérouler en Hollande. La mainmise sur les ponts, à la frontière, devait s'accompagner d'une intervention sur les arrières, dans la région de Gand. On a vu comment la 7^e D. para, prévue à cette intention, fut détournée sur la Hollande par le plan « blanc ».

⁷ Ses trois rgt. inf. ont chacun deux bat. en première ligne et, derrière ceux-ci, à 200-300 m., un bat. en réserve. Les cp. poussées vers les ponts ont généralement détaché une section en premier échelon. L'art. div. est répartie en quatre groupes, 4-5 km. à l'W. du canal.

lations souterraines (centrale électrique, chaufferie, magasins, casernes, P.C. et chambres de tir) étaient reliées par de spacieux tunnels.

Le 10 mai, dès 0340, de sourdes détonations sont percepti-



bles du côté de la Meuse, fleuve sur lequel, moins d'une demi-heure plus tard, le cdt. du fort fait sauter le *pont de Lanaye* et un autre ouvrage. Sur le canal Albert, son autorité ne s'étend malheureusement pas au-delà du *pont de Canne*, également détruit par son ordre.

Vers 0415, le sous-officier de la D.C.A. voit une douzaine d'appareils, dont la silhouette lui est inconnue, glisser silencieusement dans le ciel et se poser sur le fort. Au moment où il s'approche d'un de ces planeurs, qu'il prend pour un avion désarmé, il est tué et son poste mis hors de combat, sans avoir

pu tirer un seul coup. Une soixantaine de pionniers allemands jaillissent des planeurs et se précipitent vers les canons, dans le tube desquels ils glissent une charge explosive. Les bombes de 50 et de 100 kg. qu'ils lancent ensuite contre les embrasures des casemates répandent de l'oxyde de carbone dans les couloirs et dans les abris, interdisant l'accès aux chambres de tir. Les forts voisins qui, vainement, concentrent leurs feux sur le fort sont bientôt réduits au silence par les Stukas et, comme des renforts ont atterri, les tentatives de contre-attaques de la garnison, d'éléments du 2^e rgt. gren. et de la réserve du 1^{er} C.A. n'ont pas plus de succès.

Fait à noter : les permissionnaires, éparpillés dans les villages voisins et alarmés par le canon du fort à 0245, n'ayant pas tous pu rejoindre, les assaillants trouvèrent, entre autres, un abri de mitr. vide de défenseurs.

Dans la soirée, quatre cp. allemandes surgissent vers l'embranchement du canal Albert, au N.W. du fort et, par radio, prennent contact avec les occupants de la superstructure. Elles appartiennent au *groupement motorisé du lt-colonel Mikosch*⁸ qui, dès l'aube, s'est approché des trois *ponts de Maastricht*. Vers 0600, lorsque Mikosch borde la Meuse, après avoir rejeté sur l'autre rive le bat. hollandais⁹ qui les défendait, il les trouve détruits. Si peu, il est vrai (une seule arche ayant sauté), que son gros peut les franchir sans grande perte de temps, et s'acheminer sur Canne¹⁰. Entre temps, une cp. avait déjà traversé le fleuve en canots pneumatiques et la ville, menacée d'un bombardement par l'artillerie de Mikosch, en position dès 0800, avait capitulé.

Les éléments du II^e bat. (2^e rgt. gren.) qui, dans la région de

⁸ Un bat. du génie, des éléments d'inf., quelques pièces antichars de 37 mm. et canons D.C.A. de 88 mm.

⁹ Formé de territoriaux de la région, âgés de 31 à 40 ans, il est doté d'une cp. mitr. et d'un can. de 37 mm.

¹⁰ Fait typique, un officier allemand y demande à la tenancière d'un bar : « Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis venu souvent danser chez vous ». D'autre part, plusieurs Allemands en civil, chargés d'empêcher la destruction des ponts de Maastricht, auraient été arrêtés.

Canne, dominaient nettement la rive orientale, ne disposaient que de moyens insuffisants pour tirer parti de cet avantage. C'est cependant grâce à l'habileté et au cran des servants d'un canon d'inf. et d'une mitr. que Mikosch fut tenu en échec jusqu'à épuisement des munitions de ces pièces, placées près d'une des grottes dont la région fourmille et sur laquelle l'ennemi s'obstina à concentrer son feu.

Vers 1800, seulement, le canal fut franchi. Il ne restait plus, après l'avoir longé, qu'à atteindre son embranchement et à le traverser, ce que firent 50 volontaires à la lueur de projecteurs et de fusées. Grimpant ensuite la rive opposée, le 11 à 0500, ils se lancent à l'assaut du fort dont ils détruisent successivement les meurtrières des casemates. Dès 0900, les canons de 37 mm. transportés par canots, viennent cribler de projectiles les pièces qui flanquent l'entrée du fort, dans lequel les assaillants s'engouffrent. Vers midi, une panne d'électricité porte à son comble la démoralisation de la garnison : à la suite d'une décision prise par la conférence des officiers, elle capitule une demi-heure plus tard. Ses pertes se montaient à 47 tués et une soixantaine de blessés.

La chute du fort Eben Emael entraînait l'écroulement de la défense principale du Canal Albert et enlevait un sérieux atout aux défenseurs des ponts.

ATTAQUE DES PONTS DU CANAL ALBERT

Le 10 mai, à 0100, le cdt. d'une cp. cyc. casernée à *Lanaeken* donne l'ordre de *préparer* la destruction des ponts de Vroenhoven, de Veldwezelt¹¹ et de Briegden. Il ne s'est pas encore décidé à les faire sauter lorsque, vers 0400, il est tué dans la caserne, détruite en même temps que le central téléphonique. Les estafettes dépêchées par son remplaçant se heurtent à des

¹¹ Aucune mise à feu électrique n'ayant été prévue, une mèche à combustion lente devait être allumée dans un blockhaus, obturé par une porte d'acier, occupé par le poste technique (12 hommes) et armé d'un canon, d'une mitrailleuse et d'un projecteur enfilant les ponts.

détachements ennemis¹² déposés, dès 0345, aux abords des ponts par des planeurs escortés de bombardiers. Au jour (dès 0410), tandis que des Stukas pilonnent les points d'appui du 18^e rgt. inf. et du 2^e rgt. de carabiniers, des parachutistes les rejoignent.

Au pont de *Vroenhoven*, la surprise est complète. Le poste s'est précipité dans le blockhaus, dont la porte est soufflée par une explosion, tandis que les sentinelles sont massacrées et les cordons détonants, coupés. Des rafales de mitraillettes accueillent les hommes qui tentent de sortir du blockhaus. Désemparés par les Stukas, puis par les planeurs qui tombent littéralement sur eux, les éléments d'une cp. du 18^e rgt. inf. terrés à proximité du pont n'offrent qu'une brève résistance. A 200 m. plus en arrière, la sect. de réserve, attaquée à revers, est immobilisée. Les servants de deux canons ont disparu. Autour de leur conquête, les Allemands aménagent une tête de pont, d'où nulle contre-attaque ne parviendra à les déloger.

Une scène identique s'est déroulée au pont de *Veldwezelt*, comme le précédent long de 60 m. et situé à 200 m. de la frontière. Des planeurs et des parachutistes ont atterri tout autour des défenseurs. Des lance-flammes asphyxiants sont venus à bout des occupants du blockhaus. Attaqués à revers, les éléments du 2^e rgt. car. ne gardent pas tous leur sang-froid. Des fusils se refusent à fonctionner, des Fm. s'enrayent. A défaut d'une clé introuvable, les grenades à main ne peuvent être amorcées. Sitôt maîtres du pont, les Allemands attaquent le village et s'y établissent¹³.

Au pont de *Briegden*, plus éloigné de la frontière que les

¹² Ces groupements spéciaux, constitués par les Allemands en vue de leurs coups de main, se composaient de 200 à 300 fantassins et pionniers, pourvus d'armes lourdes, de lance-flammes, et entraînés sur des terrains semblables à ceux de leur intervention. Transportés par 10 à 12 planeurs et accompagnés de parachutistes, ils pouvaient compter sur l'aide puissante des bombes et des mitrailleuses d'une nuée de Stukas, puis sur l'arrivée de renforts.

¹³ Les plaques commémoratives fixées près des ponts mentionnent, à Veldwezelt, la perte de 114 hommes du III^e bat., 2^e rgt. car., à Vroenhoven, celle de 160 du I^{er} bat., 18^e rgt. inf.

autres, la mise à feu, ordonnée à 0400, devait se faire d'un blockhaus situé à 500 m. en direction de Lanaeken. Comme il avait été bombardé et détruit, un sous-officier cherche vainement la chambre de mine. C'est, en fin de compte, le chef du génie de la 7^e D. inf., en personne, qui la découvre. Surmontant d'énormes difficultés, il réussit, le 11 vers 0900, à faire sauter le pont à la barbe de l'ennemi.

A noter que, dans toutes ces entreprises, les Allemands, pour donner le change, larguèrent des mannequins jusque sur les arrières de l'autre D. inf. du 1^{er} C.A., la 4^e, en position au N. de la 7^e.

Si la réussite de l'irruption brusquée du G.A.B. ne fut que partielle en Hollande, en Belgique elle fut totale. Les succès remportés par les éléments aéromotorisés de la 6^e A., dans la journée du 10 mai, entraînent, le lendemain, l'anéantissement des rgt. submergés de la 7^e D. inf. et celle de la plupart des bttr. de l'art. du 1^{er} C.A. Menacée sur ses arrières par la 4^e Pz. D. qui, le 11 à midi, avait atteint Tongres et s'était déployée en éventail, la 4^e D. inf. dut se replier dans la nuit et subir des pertes sensibles. Le III^e C.A., chargé de défendre la région de Liège, réussit au cours de cette même journée, la deuxième, à échapper à l'encerclement de motorisés.

CONCLUSION

Les faits que nous venons d'exposer comportent plusieurs enseignements. Nous n'en soulignerons qu'un seul.

En 1914, comme en 1940, les sacrifices consentis par le peuple suisse pour assurer l'inviolabilité de son sol suffirent à détourner une agression. En sera-t-il toujours ainsi ? Rien ne permet de l'affirmer et notre pays, condamné qu'il est par sa neutralité à l'expectative, doit se préparer à repousser une attaque brusquée. Comment nos hommes se comporteraient-ils ?

En l'absence de projectiles qui affolent, blessent, tuent et entravent l'exercice du commandement, les manœuvres ne

permettent pas de le prévoir. Nous savons, en revanche, par ceux qui ont subi l'épreuve du feu — expérience qui nous manque depuis des siècles — que le soldat du temps de paix se révèle tout autre à la guerre, où « son seul et véritable ennemi », écrit le colonel français Lucas, « est la peur ».

Pour affronter cet adversaire, particulièrement redoutable au début d'une guerre, il ne suffit pas de se reposer sur les lauriers de nos ancêtres. Admettre que nous avons tous hérité de leurs qualités guerrières serait aussi faux que de croire, parce que nos champions se distinguent, que nous sommes tous des maîtres tireurs.

La valeur morale du *combattant qu'il nous faut* se fonde sur des qualités innées dont, Dieu merci, notre peuple n'est pas dépourvu. Ces qualités doivent être développées à l'école de recrues et dans les cours de répétition (mieux vaudrait dire « de perfectionnement »), sous peine de rendre infructueux l'apprentissage du métier de soldat et de chef qui s'y fait. On ne saurait trop le répéter, ni rappeler un précepte du général Wille : « *Le but FINAL de l'instruction est de créer, PAR L'ÉDUCATION, un être sur lequel on puisse compter toujours et partout.* »

Colonel LÉDERREY
